

Rien, sinon qu'elle adorait cette enfant et qu'elle était vis-à-vis d'elle faible au point de ne pas savoir la contrarier, encore moins lui résister.

La jeune fille reprit :

—Sir Jonathan ne répond pas ; mais comme il m'approuve !... Je le vois bien dans ses yeux ! Oh ! chère maman, je n'ai jamais connu mon père, mais celui-ci ne m'aime-t-il pas autant qu'il eût pu m'aimer lui-même, et peux-tu être assez cruelle pour séparer ce que Dieu seul a pu unir, en mettant dans nos cœurs étrangers un amour si grand !

Sir Pierce s'était levé.

Doucement, à son tour, il s'approcha de Mme Chaniers et écarta ses mains jointes sur son visage.

—O madame, fit-il d'une voix qui s'étranglait dans une émotion souveraine, votre fille a deviné mes pensées, parce que, ainsi qu'elle vient de vous le dire, Dieu seul a pu vouloir que nous fassions une seule famille en nous inspirant une tendresse si grande, si profonde. Soyez bonne, et que le projet de l'enfant devienne aussi le vôtre. A nous deux, nous l'aimerons mieux, nous la rendrons plus heureuse. Ne me regardez pas, moi indigne d'une créature aussi parfaite que vous, et qui cependant donnerais avec tant de joie ma vie pour vous tous, pensez à elle... Je ne saurais peut-être pas vous aimer comme vous méritez de l'être !... Mais quelle reconnaissance dans mon cœur pour vous, qui me laisserez asseoir à votre foyer, qui donnerez un si doux, si cher asile à ma vieillesse solitaire.

—Mon Dieu ! balbutia Adèle, que prétendez-vous tous les deux !... Etes-vous fous l'un et l'autre, en vérité !... Et que dirait Pierre d'une semblable résolution ?

—Mon oncle, s'écria Georgette. Oh ! chère maman, ne t'en préoccupe pas, je me charge de lui !... Je suis sûre qu'il a déjà pensé à ce mariage lui-même. D'ailleurs, il aime déjà sir Jonathan comme un frère !...

—Quitter mes vêtements de veuve !... murmura-t-elle. Jamais !...

—Ne me répondez pas aujourd'hui, madame, je vous en prie. Consultez M. de Sauves, consultez Robert qui est un homme, et prenez tout votre temps pour me faire part de votre décision.

—Maman ! méchante maman !... s'écria Georgette en sanglotant, tu ne m'aimes pas ! Si Jonathan repart, je partirai avec lui !

Toujours près d'elle, l'Américain pressait dans les siennes la fine main si douce d'Adèle Chaniers.

—Madame, balbutia-t-il doucement, par grâce, ne la désespérez pas !

A cet instant, au seuil de la porte ouverte sans bruit, Suzanne parut.

Lui, dans cette position !...

Elle poussa un grand cri.

Subitement, sir Pierce se retourna.

Madame Chaniers courut vers son amie comme à une Providence, comme à un suprême refuge.

—Suzanne ! ma sœur chérie, s'écria-t-elle, parle, éclaire-moi, sauve-moi !...

—Qu'est-ce que c'est ? demanda la femme de charge haletante, les lèvres tremblantes, horriblement pâle.

Ce fut Georgette qui répondit.

—Ecoute, lui dit-elle, le sourcil froncé, et prends bien garde à tes paroles, à tes actes. Je puis ne jamais te pardonner ce que tu vas dire et ne pas te revoir de ma vie, si tu me contraries ; ou bien t'aimer, au contraire, mille fois plus que par le passé, si tu parles comme moi.

—Mon Dieu !... balbutia Suzanne éperdue, que vais-je entendre ?...

—La vérité, puisque tu veux la savoir, répondit Mme Chaniers d'une voix ferme et décidée : sir Jonathan Pierce offrirait à ma mère son nom, et moi qui l'adore, je veux—entends bien—je veux qu'elle l'accepte, afin de ne jamais plus me séparer de lui.

Suzanne chancela et jeta ses bras en avant.

Georgette ne lui laissa pas le temps de répondre.

—Si maman me refuse, dit-elle, si tu lui donnes le conseil de le faire, je ne vous reverrai ni l'une ni l'autre jamais, et je suivrai sir Jonathan en Amérique.

—Et Robert ?... s'écria Adèle.

—J'aime Robert, c'est vrai. Mais Jonathan me trouvera un autre mari. Quant à maman, à toi, j'ai pour vous une grande, une profonde affection,

certainement... Et cependant... que Dieu me pardonne ! celui que j'aime au-dessus de tout, c'est sir Jonathan, et de lui je ne veux plus vivre éloignée !

Dans les yeux de l'Américain une joie sans pareille brillait, une joie dont il ne songeait même plus à voiler les flammes indiscrettes.

Cependant, devant le visage bouleversé d'Adèle, devant la stupéfaction douloureuse de Suzanne, il essaya de protester.

Georgette venait de se pendre à son cou, sanglotant sur son épaule.

—Oh ! certes, Georgee adorée, murmura-t-il en baissant religieusement les cheveux de la jeune fille, moi aussi je vous aime, et Dieu seul peut voir le bonheur profond que me donnent vos paroles !... Mais vous avez tort de parler ainsi, enfant chérie, et votre mère doit passer avant tout.

Il se retourna vers Adèle.

—Pardonnez-lui, madame, dit-il doucement, vous l'avez trop aimée, elle n'a pas encore souffert.

Plus bas, il ajouta en s'adressant aux deux femmes.

—Ne commencez pas aujourd'hui à lui apprendre ce que c'est que la douleur... Mais vous êtes si bonnes l'une et l'autre que j'ai confiance ; et c'est à ce sentiment que je laisse ma vie.

Quand elles levèrent les yeux toutes les trois, sir Pierce n'était plus là.

Georgette confuse, fit quelques pas, puis tout à coup, elle se jeta dans les bras d'Adèle.

—Maman, maman chérie, s'écria-t-elle, il a raison, pardonne-moi ! Je t'aime à la folie, vois-tu ; Suzie aussi !... N'êtes-vous pas mes deux mères ? Il ne faut pas m'en vouloir de mes paroles, elles se sont échappées malgré moi de mes lèvres !

—Enfin, tu l'aimes plus que nous ? demanda Suzanne toujours bouleversée à ne pas savoir où elle était. Nous qui t'avons élevée, qui t'avons adorée, qui n'avons, depuis que tu es au monde, vécu que pour toi !...

—Non, mille fois non, je ne l'aime pas plus, je l'aime autrement.

Vous, vous êtes mes mères, mes anges gardiennes, tout ce que je vénère et tout ce que j'adore... Lui, je ne sais pas ! Mais il me semble que si je ne le voyais plus, ou seulement s'il était malheureux par vous, je mourrais.

Et tout à coup, les nerfs exaspérés de la jeune fille se détendirent en une crise de sanglots atroce.

Elle se tordait dans les bras des deux pauvres femmes éperdues sans que rien ne la puisse ni consoler, ni calmer.

Peu à peu ses larmes cessèrent, mais un froid mortel la prit, une grande pâleur couvrit ses traits, ses yeux s'alanguirent et elle murmura en serrant la main de Suzanne épouvantée.

—Méchante !... ta haine pour mon ami me tue !...

Aussitôt ses paupières se fermèrent elle ne remua plus, terrassée par la syncope.

—Mon Dieu ! murmura Mme Chaniers désespérée, est-ce qu'elle est morte ?

Difficilement, Georgette revint à elle.

Cependant, elle finit par ouvrir les yeux.

—Maman, murmura-t-elle d'une voix qui semblait à Adèle désespérée, plus belle que toutes les musiques du ciel, Suzanne, je vous aime bien !...

Elles la couvrirent de baisers toutes les deux.

Suzanne la caressa encore plus que Mme Chaniers, peut-être, car elle l'adorait, et très faible vis-à-vis de son idole, elle se reprochait déjà comme un crime ses soupçons, si peu justifiés du reste, vis-à-vis de sir Jonathan Pierce.

Après tout, que lui avait-il fait l'Américain ?

Qu'avait-elle à lui reprocher ?... Que savait-elle sur son compte ?...

Rien du tout.

Son regard lui déplaisait !... Elle trouvait ses yeux faux, et l'expression particulière, et peut-être injuste ?... puisque Robert, surtout Pierre de Sauves, un homme d'honneur et d'intelligence perspicace cependant, ne l'avaient point trouvé, n'ayant au contraire que de la sympathie pour sir Pierce ?...

Avait-elle donc le droit de bouleverser toute une famille par ses idées stupides ?... Peut-être même de tuer l'enfant adorée que personne jusque-là n'avait jamais contrariée ?...

—Et nous, s'écria-t-elle en la pressant dans ses bras, crois-tu donc, chère, chère enfant, que nous ne donnerions pas notre vie pour toi ?...

—Alors ne me contrariez pas, aimez sir Jonathan.

—Nous ferons tous ce que tu voudras dit Adèle, folle d'angoisse d'avoir vu Georgette sans mouvement, si blanche et si froide.

—Tu le prendras pour mari... n'est-ce pas ?... Oh ! ne dis pas non ! Je t'aimerai tant. Cela seulement peut me rendre heureuse...

Et comme elle pâlisait encore, Adèle épouvantée répéta :

—Oui, je crois que ferai même cela pour toi ! mais guéris, guéris vite...

Pierre de Sauves entra.

En voyant Georgette si pâle, Adèle et Suzanne en larmes, il voulut savoir ce qui s'était passé.

Ce fut la jeune fille qui le lui dit.

Un peu étonné, il le fut d'abord.

Il s'était si peu habitué à cette idée que sa sœur pouvait quitter ses vêtements de veuve, et de prendre un autre mari, que, sur le coup, il resta sans paroles.

Mais après tout, à trente-huit ans qu'elle avait, elle était encore jeune, très belle, et elle avait été si peu mariée !...

Le besoin d'aimer, de s'appuyer sur quelqu'un, de ne pas rester seule au foyer, quand Georgette appartiendrait à son mari et à ses enfants ne pouvait-il reprendre ses droits, et n'avait-il pas lui, Pierre le besoin de l'encourager dans cette voie, plutôt que d'y porter obstacle par un seul mot ?

M. de Sauves avait trop de délicatesse pour ne pas penser instantanément à ces choses.

D'ailleurs, il aimait sir Jonathan, et avait une grande sympathie pour celui qui avait élevé et soigné Robert.

Là aussi, il crut voir pour lui, pour son fils, une dette de reconnaissance à acquitter ; et il se crut obligé de donner une famille à sir Pierce comme paiement de son amour et de sa sollicitude pour sa nièce et son fils.

—Il aime beaucoup Georgette et Robert, dit-il au bout de quelques instants, et tous ensemble, nous n'aurions qu'un foyer !

Georgette d'un bond fut debout.

—O mon oncle, s'écria-t-elle, tu es la bonté incarnée et tu es bien créel pour faire le bonheur de tout ce qui t'entoure !

Elle se retourna vers sa mère.

—Quand je te disais, maman, qu'il consentirait !

Je ne m'étais pas trompée ! Et cependant, qu'y a-t-il au monde de plus délicat, de meilleur, de plus honnête que lui ?... Tu n'as plus d'objection à faire n'est-ce pas ?

Adèle baissa la tête et, sans vouloir démêler tout ce qui s'agitait, criait et protestait au fond de son âme, elle répondit :

—Pour te voir heureuse que ne ferais-je pas !

M. de Sauves, lui, en souriant se contenta de dire :

—Sais-tu, fillette que tu aimes beaucoup sir Pierce !... Nous aurions presque le droit d'être jaloux de lui, nous qui t'avons élevée.

D'une voix grave, qui ne lui était pas naturelle, Georgette répondit :

—Je l'aime en effet beaucoup, d'une affection bizarre, singulière, que je n'analyse pas et que je sens très profonde. Mais vous ne serez jaloux de ce sentiment ni les uns ni les autres, parce que vous êtes tous trop bons et trop parfaits pour cela.

Dans un coin, Suzanne, les yeux assombris, regardait Georgette avec une angoisse sans nom ; et des pensées encore confuses, mais plus fatigantes que jamais, se battaient dans sa tête malade.

Elle remontait par la pensée dans la nuit poignante de ses souvenirs.

Et que de choses entrevues !...

Georges !... son bonheur !... La naissance de la fillette !...

Par-dessus tout, persistante, douloureuse, anxieuse comme une obsession, cette apparition, jamais expliquée d'Eugène Gages, la nuit du crime-au pied du berceau de l'enfant qui venait de naître.

Et malgré elle, cette idée sans cesse remontait à son cerveau :